

Maurras épistolier

Note de lecture autour de *Dieu et le Roi*,
correspondance entre Charles Maurras et l'abbé Penon (1883–1928)

Toulouse, éditions Privat, 2007, 752 p.

Tony Kunter

Février 2008

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2008 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Texte présenté sur Maurras.net, rédigé par Tony KUNTER, titulaire d'un master d'histoire des idées politiques contemporaines.

On saluera tout d'abord le courage, si ce n'est l'audace, des éditions Privat¹ pour avoir publié ce texte volumineux qui avait déjà alimenté les travaux de nombreux chercheurs depuis près d'un demi-siècle, de Pierre Boutang à Jacques Prévotat en passant par le feu chef de file des études maurrassiennes Victor Nguyen, sans oublier l'universitaire écossais James McCearney.

On reconnaîtra ensuite l'œuvre pharaonique des petites mains — l'équipe Maurras-Goyard-Rancœur — qui ont déchiffré patiemment ces quarante-cinq années épistolaires entre Charles Maurras et son mentor, l'abbé Jean-Baptiste Penon. L'étendu de la tâche sera d'autant plus intelligible pour ceux qui ont fréquenté l'écriture souvent illisible du « Maître » de l'Action française.

On saluera enfin la préface impeccable d'Axel Tisserand², ancien disciple de Pierre Boutang, entouré de précieux conseillers (au nombre desquels l'historienne Dominique Paoli et le littéraire Stéphane Giocanti). Déclinée sur la correspondance, cette entrée en matière se transforme en un appareil critique des plus complets, des plus érudits : outre des notes (qui ne figurent hélas pas en bas de page), un dictionnaire des acteurs et des périodiques, quelques annexes, une chronologie tabulaire à triple entrée particulièrement précise et une bibliographie sélective très efficace contribuent mieux encore à faire de *Dieu et le Roi* un ouvrage de référence au sein du vaste horizon des publications maurrassiennes.

Pour autant, il convient de mettre cette correspondance face à son public. Faute d'être passionnante et de concerner le tout venant dans le cadre d'une lecture linéaire, elle constitue un outil destiné à un public spécialisé ayant déjà une bonne connaissance de la vie et des œuvres de Maurras. Un index

¹Notamment du directeur de la « collection histoire », le Professeur Patrick Cabanel.

²Il est l'auteur d'une thèse de doctorat en Sciences religieuses intitulée *Logique et théologie dans les traités théologiques de Boèce*, menée sous la direction d'Olivier Boulnois, et soutenue à l'EPHE en 2002 (2 vol., 789 p.) ce qui l'a amené à se questionner sur les ponts existant entre la théologie chrétienne et la logique aristotélicienne, problématique que l'on retrouve — certes sous une forme très différente — dans la correspondance Maurras-Penon.

des noms de personne facilite l'utilisation de ce nouvel usuel des « maurrasophiles » et des « maurrassologues ».

Toutefois, cette correspondance méritait d'être réinsérée dans l'immensité des activités épistolaires de Maurras. Ce développement plus périphérique est absent d'un volume déjà bien complet et très fourni. Le reproche serait donc déplacé. Ce manque nous donne d'ailleurs l'occasion d'évoquer la question.

Plusieurs tomes épistolaires ont précédé celui-ci. Parmi les plus importants³, les *Lettres de prison* (1958, 375 p.), les *Lettres passe-murailles* (1966, 249 p.) échangées entre Maurras et son co-détenu Xavier Vallat, *Cher Maître* (1995, 624 p.), volume au sein duquel Pierre-Jean Deschodt a rassemblé essentiellement des missives envoyées par des disciples de l'école d'Action française et des admirateurs remarquables; enfin, ce qui serait le pendant plus politique de la correspondance Maurras-Penon, et dont le titre fait écho à celui de la publication discutée : *La République ou le Roi* (1970, 705 p.), qui précise les débats qui ont uni puis séparé le jeune Charles à son aîné comme « maître de la pensée française », son grand frère d'élection⁴, Maurice Barrès.

De son vivant, Maurras avait également pu publier certaines de ses lettres au sein même des journaux d'Action française ou de ses écrits-manifestes (notamment *l'Enquête sur la Monarchie*), voire écrire des lettres ouvertes assez longues pour former à elles seules des ouvrages à part entière. Pour les plus connues, *La Lettre de Charles Maurras adressée à S.S. le Pape Pie XI* (1927), la *Lettre à Schrameck* (1929), *Au grand juge de France* (1949), *Pour un jeune Français* (1949), *Lettre à Monsieur le Directeur du New York Herald* (1950), *Pour réveiller le grand juge* (1951), *Lettre à M. Vincent Auriol* (1952), et *Votre bel aujourd'hui* (1953). Dans le cadre de ces missives publiques ou

³Les publications de lettres envoyées ou reçues ont été nombreuses dans les premiers numéros des *Écrits de Paris*, de *l'Indépendance française* ou d'*Aspects de la France*, au sein de *La Nation française*, des *Cahiers* ou des *Bulletins Charles Maurras*, au sein de témoignages (Hélène Maurras, Roger Joseph, Henri Massis...), et même en introduction à *La Nouvelle Bibliographie de Charles Maurras* de Joseph et Combes. Quelques petits livrets viennent s'ajouter à ce corpus : *Lettres à Henri Mazel* (1960, 14 p.), *Quelques lettres inédites d'Anatole France et de Madame Arman de Cavaillet à Charles Maurras* (1972, 8 p.), *Lettre inédite de Charles Maurras à l'auteur de l'Ode « pour la bataille de l'intelligence »* (1984, 69 p.). Quelques extraits de la correspondance entre Maurras et Mistral ont été insérés par Claude Goyard dans les *Études offertes à Jean-Jacques Chevallier* (Paris, Cujas, 1977). Quatre lettres de Georges Dumézil à Maurras ont été diffusées plus récemment encore dans Hervé Coutau-Bégarie, « Dumézil rattrapé par la politique », *Histoire Économie et Société*, 14e année, n° 3 — 1995. Enfin, une remarque sur les *Lettres à Edouard Drumont*, annoncées dans la revue d'Action française en 1903, et qui n'ont jamais paru.

⁴Si l'on considère, pour poursuivre la métaphore filée, qu'Amouretti en fut un autre, que Mistral fut son parrain et Jean-Baptiste Penon une sorte de père de substitution.

rendues publiques, le format épistolaire se voit instrumentalisé par Maurras, soit que l’apostrophe procède de sa force de frappe rhétorique, soit que la lettre de son adversaire ou de son admirateur — citée aux endroits les plus opportuns — ne serve son propos.

Rien à voir avec ces milliers d’autres lettres non publiées, émanant de personnalités plus ou moins anonymes, de disciples, d’ennemis, de dissidents, d’autorités (princes, princesses, présidents de la République, ministres, clergé) et que se partagent les Archives nationales (fonds AN 576 AP), divers fonds privés (Pujo, Goyard...) ou encore certains vendeurs d’autographes spécialisés (Thierry Bodin, librairie le Pélican noir...) Ce type de correspondance témoigne pour sa part du rayonnement de Maurras (serait-il exagéré de croire que cet égotiste les ait conservées en connaissance de cause?) et du rôle de *media* interne et d’agent de contrôle du réseau d’Action française que prend la littérature épistolaire chez Maurras. Elle participe aussi de la volonté de proximité du « maître » avec les militants du mouvement néo-royaliste.

Quelques lettres purement privées (avec ses amantes, son personnel et son médecin) ou d’affaires (avec des directeurs de journaux ou ses éditeurs) complètent cette courte typologie.

La correspondance Maurras-Penon n’appartient à aucun des types que nous venons d’évoquer, tout en les surplombant. Le lecteur aura entre ses mains les lettres les plus intimes et les plus véridiques de celui que l’on voit devenir sous nos yeux l’une des figures incontournables de la scène intellectuelle parisienne, ce qui lui vaudra de suivre Maurice Barrès dans les *Trente ans de vie française* d’Albert Thibaudet. On demeure d’ailleurs confondu par la pique adressée par ce dernier au sujet des rapports entre le sourd de Martigues et son « maître », prémonitoire au regard de la parution de *Dieu et le Roi* : « M. Maurras assure que l’anarchisme de son enfance remontait jusqu’à nier la géométrie : on n’y va jamais de main morte dans le Midi. [...] Il appartint à M^{gr} Penon — qui a bien mérité pour cela l’évêché de Moulins — de mettre un frein à ce petit sauvage »⁵.

La caractère très personnel de ses écrits explique certainement qu’ils aient été publiés paradoxalement à la suite de correspondances parfois fort tardives mais qui parurent inversement à peine quelques années après leur rédaction. Le document n’est pas pour autant totalement inédit. Outre la dizaine parue dans les *Cahiers Charles Maurras*, et les quatre missives présentes dans l’ouvrage d’Octave Vigné intitulé *Mes souvenirs sur Charles Maurras* (1978), Nicole Maurras avait fait éditer aux éditions Plon un court fragment de la correspondance sous le titre *Quatre lettres de Martigues* (1975).

⁵A. Thibaudet, *Les Idées de Charles Maurras*, Paris, Gallimard, 1931 (rééd.), p. 33.

Les extraits du journal de famille du docteur Vincenti (Annexe V de *Dieu et le Roi*), dépositaire des papiers Penon, donnent du crédit à la thèse des réticences maurrassiennes quant à l'édition de cette correspondance⁶. Ils rappellent par ailleurs l'enjeu que représentaient les lettres de Maurras, de même que l'ensemble des courriers de prélats traitant de la condamnation de l'Action française pour les autorités vaticanes. La lecture de ces quelques pages teinterait donc la condamnation de 1927 d'une couleur toute politique, confortant l'analyse de Philippe Prévost sur ce sujet⁷. Ce serait nonobstant négliger le parti pris du docteur Vincenti, proche de Maurras, et les travaux de Jacques Prévotat⁸.

Par delà ces quelques polémiques historiographiques, les six cent pages de correspondance annotées, si elles attestent de l'importance centrale de la question de la foi dans les rapports Maurras-Penon, révèlent la nature complexe de la condamnation, processus multidimensionnel au sein duquel la raison théologique n'est jamais loin de la raison d'État, de l'évolution politique générale et de la gestion des affaires internes de l'Église. L'union entre maurrassiens et catholiques prend ainsi la forme d'un compromis précaire pour les deux contractants, Jean-Baptiste Penon incarnant ce clergé bipolaire qui est « libéral » — rallié par fidélité au Pape — tout en gardant un fort attachement pour la tradition et ses conclusions politiques monarchiques.

C'est un jeune Martégal en train de passer le baccalauréat écrivant à son professeur que nous découvrons au tout début du volume si bien que le montage photographique de la première de couverture prend des accents particuliers : on y voit un Maurras vieillissant, devenu Immortel, regardant au loin un portrait de Jean-Baptiste Penon, souvenir d'un passé révolu, et témoignage d'une reconnaissance pour son « maître » qui n'hésitait pas à intriguer pour le recommander auprès des grandes signatures parisiennes de la Belle Époque. Certains auraient préféré voir l'image d'un Maurras jeune, s'agaçant du perpétuel cliché du « vieux maître » qui appelle aussi celui de « l'antisémite au couteau de cuisine », ou encore du « collabo hystérique », aboutissement de plus de soixante années de fantasmes et de caricatures, tel qu'a pu le décrire Jonathan Littell dans son roman à succès *Les Bienveillantes*.

⁶ « Je remis le tout à Maurras pour qu'il fasse un choix que je publierais ensuite. Dix ans après, le choix n'était pas fait. » *Dieu et le Roi*, p. 704.

⁷ Philippe Prévost, *La « Condamnation » de l'Action française vue à travers les archives du ministère des Affaires étrangères*, Paris, La Librairie canadienne, 1996, 210 p.

⁸ Jacques Prévotat, *Les Catholiques et l'Action française, Histoire d'une condamnation, 1899–1939*, Paris Fayard, 2001. Voir les charges menées contre les travaux de l'universitaire lillois par Yves Chiron dans « Les Catholiques et l'Action française : une thèse contestable », *Bulletin Charles Maurras*, 2001, n° 12.

Pourtant, la photogravure choisie rappelle un thème central de la correspondance : la hantise du temps qui passe et de la mort. Une vanité pour présenter un texte qui en est une autre. Combien de fois l'un comme l'autre s'excusent-ils de tarder à répondre, de ne pas s'écrire assez, de manquer de temps à cet effet ! Les questions de l'absolu, de l'éternité, de la cité terrienne face à la cité céleste, de la certitude face au doute, de la raison pure face aux émotions saisissantes, autrement dit sur la nature et la teneur de cette équation de « vérité » recherchée par Maurras occupent une place de choix.

Dans les mailles serrées de ce débat sur la foi étalé sur plusieurs décennies, le lecteur demeurera d'abord surpris par cet adolescent détaillant la multiplicité de ses lectures érudites en quête de l'affection pourtant déjà acquise de ce professeur, qui, alors que le devenir même de Maurras semblait compromis (mort de son père, surdité et renoncement à cette carrière maritime qu'il désirait tant, isolement et crise), a eu foi en lui. Autant de références comme de remerciements mais peut-être aussi de provocations à l'image de cet intérêt éphémère, certes, mais abouti, pour le décadentisme. C'est que l'aide du curé aixois, les espoirs qu'il a placés en Charles, les invitations pressantes faites à sa mère en vue d'un déménagement vers Paris firent également peser sur les épaules du jeune Martégal une pression colossale, que seule une forte personnalité réussit à contre-balancer, faute de quoi il aurait pu sombrer dans cette ornière si bien décrite en littérature par Hermann Hesse dans un roman éponyme⁹.

Cet enchevêtrement de rapports d'affection et de rapports de force confère quelques lettres de noblesse — symboliques — à la thèse du Maurras masochiste et sadique, ce qui ne fait au fond qu'appuyer la certitude d'un jeu de transfert/contre-transfert de père à fils entre l'abbé Penon et l'enfant de Martigues dans le cadre d'une émulation virile.

Les premiers essais — essentiellement littéraires et philosophiques, même si Maurras prépare une licence d'histoire à la Sorbonne — donnent lieu à une multitude de points de vue très tranchés sur des références parfois classiques. Jean-Baptiste Penon s'empresse d'encadrer ces petits traités de ses assentiments ou corrections, même si l'admiration se fait de plus en plus débordante. Cependant, la légèreté affichée par ces lettres émanant d'un garçon de dix-huit à vingt ans confine parfois leur genre au verbeux et au pompeux. Nous n'oserions nous adonner à cette ligne d'analyse si Charles Maurras

⁹ *Unterm Rad* (1906), à caractère autobiographique, décrit comment un jeune homme doué, Hans Giebenrath est écrasé par le poids d'une éducation protestante ultra-rigoureuse. Le héros de Hesse symbolise une sorte d'anti-Maurras, une figure du romantisme dont la détresse ne trouve d'apaisement que dans la mort, triomphe du déterminisme et d'une déchéance annoncée.

lui-même ne l'avait pas cautionnée. Ainsi confiait-il à Léon Roudiez : « Pour les jugements personnels, quelle prétention ! Et même quelle démente quand ils prétendaient à juger non les idées mais la vie, la vie encore lointaine, la vie encore ignorée ! »¹⁰

La correspondance prend ensuite l'ascenseur de la grande histoire au fur et à mesure que Maurras s'intègre aux réseaux intellectuels et politiques parisiens jusqu'à prendre le devant de la scène lors de l'Affaire Dreyfus — qui n'apparaît que par touches au fil des lettres, dans le cadre nébuleux de la mise en place de l'Action française, lors de la Première Guerre mondiale, dans les débats de l'après-guerre pour finir encore et toujours sur ce thème des rapports entre politique et religion dans le cadre de la condamnation vaticane.

Lorsque Jean-Baptiste Penon meurt le 7 septembre 1929, le processus est abouti en dépit de efforts répétés évoqués dans ses dernières lettres. Le retour vers la foi de Maurras paraît encore fort incertain. Nul ne doute que l'évêque de Moulins n'en soit mort désespéré. C'était sans compter une levée de la condamnation en 1939 par Pie XII. C'était sans connaître les dernières heures de son ancien élève décrites par son confident spirituel du moment, le chanoine Cormier¹¹.

Mais au fond, pourquoi l'abbé Penon s'est-il autant acharné à vouloir remettre Charles Maurras dans le droit chemin spirituel ? Certainement pour des raisons affectives. Par ailleurs, parce qu'il avait réussi à l'amener à dépasser sa « crise » d'adolescent et ne désarmait pas pour l'aider à retrouver cette foi perdue dans la foulée. Surtout, car il avait saisi le caractère donjuanesque de l'agnosticisme maurrassien : un refus de la foi comme un défi lancé à Dieu, ce Dieu qui ne l'a pas préservé des drames de son enfance, plaies béantes jamais totalement refermées, fondatrices de la personnalité et de l'œuvre de Maurras au même titre que sa rencontre et sa relation avec le futur évêque de Moulins.

Toute une souffrance difficilement exprimée dans certains de ses contes littéraires à dimension autobiographique (on citera *La Bonne Mort*, l'un des plus connus) tente de s'épancher dans une quête de vérité vécue comme une passion aux accents trop christiques pour ne pas être ultra-narcissique et dont le sens serait le fameux « Vers quoi m'as-tu abandonné ? ». L'expérience est intime, ce qui réfute toute théorie du maurrassisme vu comme une religion laïque.

¹⁰Léon Roudiez, *Maurras jusqu'à l'Action française*, Paris, André Bonne, 1957, p. 59.

¹¹Aristide Cormier, *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras*, suivi de *La Vie intérieure de Charles Maurras*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1970, 189 p.

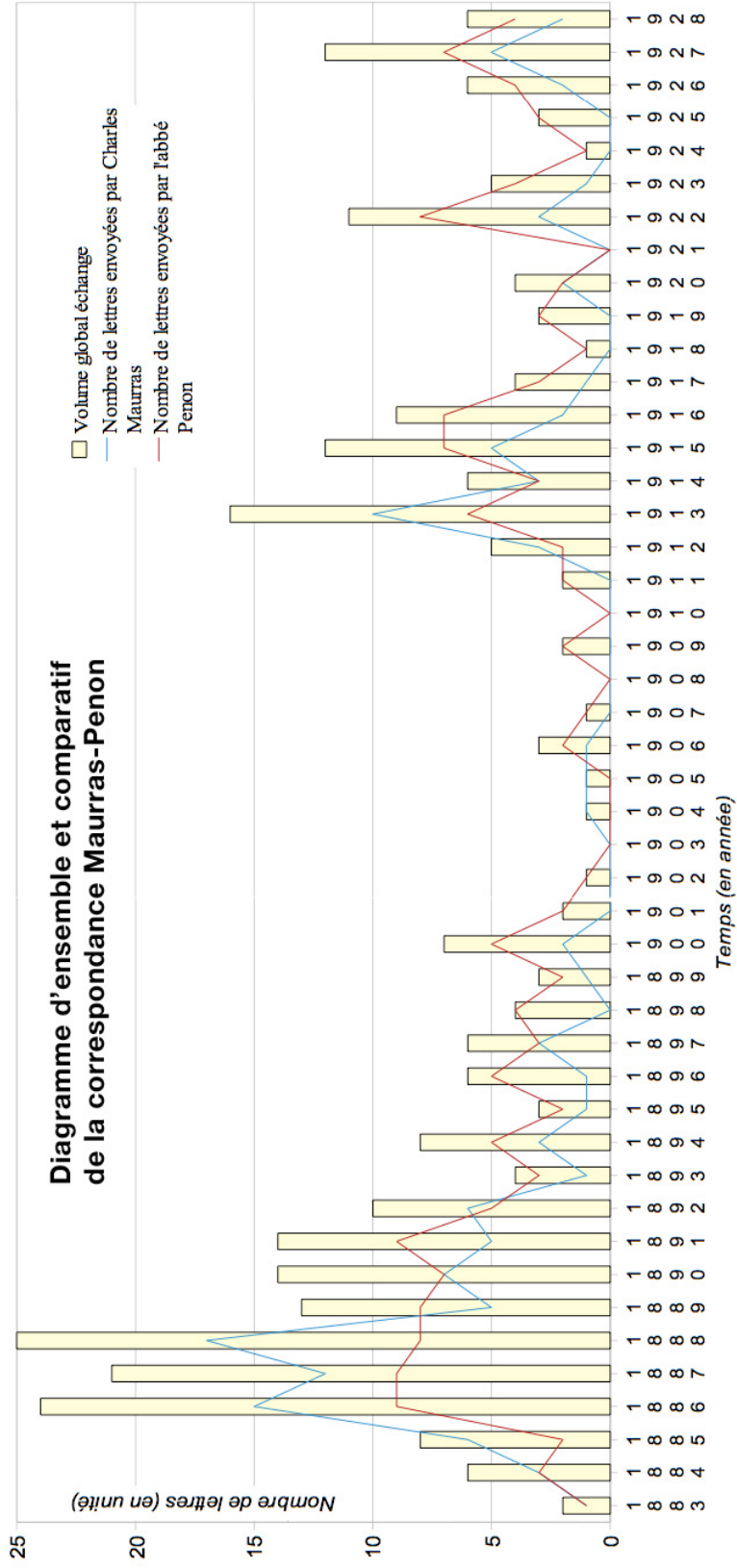
Le politique, lui aussi, prendrait un sens autobiographique. L'âge d'or, c'était celui des *Quatre nuits des Provence*, un âge révolu avec la mort précoce du père. La grandeur de la France, ce fut le temps de la monarchie. La conscience de la décadence, de la grandeur destinée à déchoir, et l'utopie d'espérance du coup de force toujours repoussé scellent chez Maurras cette fuite de la pulsion de mort (qui a pu se retourner dans le verbe sous forme d'appels au meurtre) et cette quête de vérité toujours inachevée oscillant entre les routes de l'autorité protectrice d'ici-bas et la conscience refoulée de l'amour de Dieu. Pour Maurras, le but n'est pas la finalité mais le chemin. Tel est le sens profond de la correspondance passionnelle entretenue pendant plus de quarante ans entre ce jeune écorché vif et son autre père — qui est tout de même un homme de Dieu, évidence que l'on a peu soulignée et qui donne à ces lettres un goût de paradoxe.

Il en résulte une inversion qui fait de ce texte un carrefour pour l'analyse de la vie et de la pensée de Charles Maurras. Ce n'est plus l'intimité de l'auteur qui se retrouve au cœur des passions intellectuelles et politiques du premier vingtième siècle mais bien les débats du temps qui se concentrent autour des questionnements maurrassiens comme si son esprit s'était nourri de tout le réel pour mieux exprimer ses blessures et ses aspirations inassouvis.

Au-delà de ces quelques pistes et allusions, on ne saurait mener un commentaire précis sur ce document. Il faudrait à cet égard, si l'on voulait être complet, réécrire en partie les ouvrages de Léon Roudiez, de Victor Nguyen et quelques chapitres de la biographie de Pierre Boutang ou de celle de James McCearney. Quant au survol rapide de la correspondance, il a donc été mené avec brio par Axel Tisserand, qui a confirmé ses qualités d'exégète maurrassien déjà manifestées à l'occasion de la parution des *Lettres des Jeux olympiques* (2004).

Une analyse quantitative justifie le découpage du corpus en quatre parties : 1883–1887, 1888–1890, 1891–1899, 1900–1928. Des volumes comparables sur des périodes variant de trois à vingt-neuf ans indiquent que les rapports épistolaires ont été inégaux ; plus précisément qu'ils se sont raréfiés avec le temps, phénomène à mettre en relation avec les responsabilités grandissantes des deux correspondants.

Diagramme d'ensemble et comparatif de la correspondance Maurras-Penon



Bien que l'étude chronologique du volume et de la fréquence des échanges épistolaires telle que la présente Axel Tisserand soit d'une grande qualité, allant jusqu'à s'attarder sur les courriers perdus ou à jamais disparus, on peut regretter qu'un graphique tel que celui que nous publions ne vienne illustrer son propos¹². On ajoutera que l'inventaire des lettres par année figurant à l'extrême fin du volume est incomplet : les cotes allant de la fin de 1906 (page 95, 23 décembre 1906) jusqu'au début de 1914 (page 109, 9 juin 1914) sont absentes.

Grâce à cette représentation schématique, les temps forts apparaissent encore plus nettement. C'est d'abord au début des années parisiennes jusqu'en 1892, puis lors de l'Affaire Dreyfus et de la création de l'Action française que la correspondance échangée semble la plus volumineuse. On notera que Maurras dénie le poids de la crise dreyfusienne, attribuant plutôt le ralentissement de ses envois à la concrétisation de ses investissements dans de multiples revues¹³. C'est pourtant à cause de son positionnement antidreyfusard qu'il dut quitter *Le Soleil*, rupture occasionnant une perte de revenus à compenser par de nouvelles activités rédactionnelles.

Si les tourments de jeune provincial affrontant la capitale invitent Maurras à se confier à son mentor quitte à ne pas toujours avoir de réponse, la tendance change définitivement à partir de 1888, le « maître » devenant demandeur de nouvelles de son ancien élève. Le volume échangé décroît jusqu'en 1901–1903, période inédite durant laquelle Maurras n'écrit aucune lettre à Penon, ce qui rend le curé provençal très ironique, « l'humble et bientôt vieux maître » sentant que la célébrité parisienne de « son brillant, son génial élève » tend à les éloigner (page 468). La fondation du mouvement néo-royaliste, la participation à diverses revues, l'écriture de ses premiers ouvrages à succès ont acculé Maurras à la suractivité, si bien qu'il répond à ces remontrances empreintes d'amertume avec tonnerre¹⁴.

Il faut attendre les années 1913 — dernière fois que le corpus maurrasien dépasse le volume envoyé par Penon — et 1915–16 pour retrouver de

¹²« J'avais bel et bien préparé et envoyé un tel diagramme que j'ai fait supprimer des annexes pour des raisons de place », indique Axel Tisserand, qui a eu la courtoisie de relire notre article.

¹³« Vous êtes bon, vous, avec votre “il n'y a pas d'affaire Dreyfus qui tienne” ! Si ce n'était que l'affaire Dreyfus qui me retenait à Paris ! Quelque intéressante qu'elle soit, et j'avoue modestement qu'elle me passionne, je serais déjà aux Martigues. Mais en ce moment [pas] le moyen ! Je me suis engagé à *La Revue encyclopédique*, à *La Gazette* et à *La Revue hebdomadaire* à fournir certaines besognes à jour fixe. », M 86 (avril 1899), *Dieu le Roi*, p. 433.

¹⁴Pour satisfaire la demande d'écrit, de rencontres et autres sollicitations, il lui « faudrait des jours de quarante-huit heures, et encore ! », explique-t-il dans sa réponse du 1^{er} août 1904, p. 470.

nouveaux pics, liés essentiellement à l’amorce d’un processus de condamnation de l’Action française par Rome¹⁵ mais aussi, parallèlement, au respect marqué et à l’enthousiasme débordant pour le mouvement et ses idées face au sacrifice humain consenti à l’effort de guerre (voir notamment la lettre sur la mort de Léon de Montesquiou, pages 547–548) et au « ministérialisme [...] patriotique » de Maurras (page 545). L’âge d’or du mouvement au commencement des années vingt se retrouve dans l’euphorie du corpus de Penon, euphorie qui se meut en « angoisses » à la fin du volume quand aboutit le procès papal.

L’analyse thématique d’Axel Tisserand rappelle la force de l’intimité affective et intellectuelle des deux personnages pour mieux aborder le souci du prêtre de ramener une âme au Christ en interférant dans l’évolution du jeune Maurras — en jouant par exemple sur les ponts existant entre métaphysique et théologie. Le préfacier revient aussi sur le *topos* de la mort, le clivage Paris-Province, la question stylistique (liant le langage et l’esthétique littéraire à la conception de la société, traces précoces d’esthétisation du politique), les difficultés d’un jeune pigiste (avec en outre le refus de Maurras de sacrifier sa liberté de penser à l’argent ou à une quelconque notoriété mondaine¹⁶). Axel Tisserand démontre aussi à quel point cette correspondance atteste de la progression du Martégal arrivé à Paris au sein des divers courants par rapport auxquels il se construit presque toujours entre adhésion et réaction : le thomisme, puis les décadents, l’école romane, mais également un certain kantisme, le pessimisme de Schopenhauer ; le tout aboutissant finalement à un classicisme générant des inquiétudes sarcastiques chez un Penon soucieux de ne pas voir son protégé sombrer dans une forme de paganisme (Tisserand consacre d’ailleurs un long passage aux objections de Penon quant au *Chemin de Paradis* dont l’abbé avait refusé la dédicace de Maurras).

Enfin, la question politique paraît selon le préfacier peu renouvelée par ce corpus. C’est aussi notre impression. Le passage des réflexions philosophiques à l’intérêt pour la vie de la cité surgit suite à la lecture cynique du Ralliement perçu comme un échec annoncé mais une dynamique contre laquelle on ne saurait lutter, « le pape ayant raison d’éloigner le clergé du cadavre de la

¹⁵Citons cet extrait de P 123 (29 juin 1916) où Penon prend clairement la défense de l’A.F. : « Avez-vous lu dans les *Études* des PP jésuites [...] [un article] où on constate la profonde action exercée par vous sur une pléiade [...] de jeunes maîtres primaires mais de nature supérieure, passés du socialisme antimilitariste à l’A.F. et par l’A.F. au catholicisme intégral, et le principal d’entre eux à la ferveur ? Il y a là de quoi répondre aux injustes et sots préjugés contre l’A.F. », p. 565.

¹⁶Axel Tisserand indique qu’il faut trouver dans ces expériences difficiles la matière à certaines réflexions de *L’Avenir de l’Intelligence* (1905, réédité huit fois du vivant de Maurras).

monarchie traditionnelle » (page 363). En ce début des années 1890, Maurras préfère se ranger derrière le fédéralisme du Félibrige, la lecture entamée depuis sa plus tendre enfance des auteurs contre-révolutionnaires (Maistre, et surtout Taine et Thureau-Dangin, souvent évoqués dans les lettres de Maurras) le faisant aboutir à l'idée décentralisatrice et à une monarchie nationale au carrefour du provençalisme, de l'atticisme et de la tradition contre-révolutionnaire. Même s'il faut attendre l'entrée en matière d'*Au signe de Flore* au début des années trente qui donne lieu à une véritable « confession politique »¹⁷, cette évolution transparait en filigrane jusqu'à son magistère d'Action française dont il livre à Penon une définition des plus intimes en tant qu'« œuvre dans laquelle [il s'est] comme enterré vivant » (page 529, janvier 1914).

La parution du corpus Maurras-Penon a suscité quelques développements remarquables dans la presse. Nous signalerons l'entretien de Frédéric Aimard avec Axel Tisserand pour *France catholique*, librement consultable à la page <http://www.france-catholique.fr/3100-Charles-Maurras-et-la-foi.html>. Au milieu de quelques rappels de sa préface, il y indique combien l'antisémitisme est peu présent dans *Dieu et le Roi* et appelle de ses vœux la publication de la correspondance entre Maurras et le Carmel de Lisieux qui viendrait compenser la soixantaine de lettres écrites à l'abbé Penon manquantes (certainement les plus opposées à la foi, Maurras refusant leur parution).

Axel Tisserand a aussi manifesté un désaccord à la lecture de notre texte : « page [6] : je ne pense pas que M^{gr} Penon ait pu mourir *désespéré*, ce qui me semble en contradiction avec sa foi intense, c'est à dire à la fois sa confiance en Dieu et en Maurras, ainsi que dans l'efficace de la prière. Comme il l'écrit dans une de ses lettres à M^{me} Maurras mère, il garde confiance dans le retour un jour — après sa mort peut-être — de Charles à la foi de son enfance. Si ce désespoir concerne l'A.F., le mot me semble trop fort, M^{gr} Penon n'ayant jamais mis le combat politique au premier plan. Or, dans votre commentaire, ce désespoir semble concerner les deux : l'âme de Maurras (“c'était sans connaître les dernières heures, etc.”) et l'AF (“c'était sans compter etc.”). Il est vrai que la vieillesse a naturellement aggravé le ressenti d'une décision aux yeux de M^{gr} Penon totalement injustifiée — d'autant que contrairement aux années 1912–1914, il se sent totalement impuissant et ne la comprend pas ».

L'abbé Guillaume de Tanoïarn, membre de l'Institut du Bon Pasteur, a rédigé un commentaire original sur la correspondance dans le journal poli-

¹⁷Voir <http://maurras.net/textes/32.html> qui reproduit cette « confession ».

tique *L'Action française 2000*, intitulé de manière assez candide « Maurras, une pensée, une école, une aventure ». Sur un ton très militant qu'explique la nature de la publication, il évoque bien évidemment lui aussi les rapports autant fusionnels que conflictuels entre ce « jeune orphelin » et son « père d'élection ». Il se penche plus spécifiquement sur les éléments du volume touchant au débat Maurras-Blondel alors qu'il s'interroge sur le dandysme du premier, et voit dans une citation présentée de manière absconse une conjuration maurrassienne du fascisme avant l'heure. L'épistémologie contextualiste d'histoire des idées que nous défendons avec ardeur ne peut que nous décontenancer devant cette antithèse maladroite du Maurras fasciste des Nolte et Sternhell, mais qui appartient paradoxalement au même registre ; celui de l'anachronisme et de la littérature à thèse.

Au final, on verra dans cette publication exemplaire, survivance de quelque honorable courage bénédictin dans notre pays, la quintessence de l'édition des correspondances maurrassiennes. Cet outil sera désormais indispensable pour qui souhaite s'approcher de la complexité du phénomène Maurras, en particulier dans ses rapports aux triptyques littérature-politique-religion et raison-vérité-foi, qui expliquent l'œuvre d'une vie en même temps qu'une vie de labeur.

Plus globalement, la recherche de la foi par le biais de la raison, qui fige *de facto* Maurras en tant que « catholique du porche », puis le renoncement presque total à toute quête d'absolu pourraient s'ancrer dans le processus dix-neuviémiste de sécularisation des sociétés européennes au travers du vecteur national. Le pessimisme de Maurras face au clergé qui « ne connaît pas son temps » (page 353), et l'intérêt porté au comtisme et au barrésisme, ou encore la volonté de séduire les foules nationalistes en lien avec son classicisme égrainent la correspondance.

Toutefois, son affection pour le néo-thomisme et son traditionalisme répondent à ses accès décadentistes et gréco-païens de manière concomitante sous sa plume et différée quand l'abbé Penon tente de le raisonner. On serait ainsi tenté de pousser le parallélisme avec *La République ou le Roi* plus loin encore, en rebaptisant le volume de manière provocatrice en *Dieu ou le Roi*, expression d'une des problématiques centrales à la refondation contre-révolutionnaire opérée par Maurras, et qu'il convient de mettre en vis-à-vis du dilemme de Marc Sangnier au sujet de la démocratie religieuse.

